

FACULDADE DE LETRAS
INSTITUTO DE ARQUEOLOGIA

CONIMBRIGA

VOLUME X



UNIVERSIDADE DE COIMBRA

1971

INSCRIPTIONS LATINES DU MUSÉE DE COIMBRA H

Aeminium, aujourd'hui Coimbra, appartient à la catégorie des sites dont l'histoire antique ne peut faire l'objet de recherches systématiques par la fouille, à la différence de sa voisine Conimbriga avec laquelle elle a été longtemps confondue (2). Dans le domaine de l'épigraphie le progrès est ainsi lié à des découvertes le plus souvent fortuites. Depuis le travail de M. de Lurdes Rodrigues(3), la muraille antique a livré de nouveaux documents. Le dégagement du Cryptoportique a, en outre, fourni une dédicace très importante, signalée mais non étudiée (4). Nous ajoutons (n.° 1) un fragment inédit du même Musée, dont la provenance est inconnue. Ce sont au total cinq inscriptions, aujourd'hui entreposées au Musée Machado de Castro qui méritent de retenir l'attention.

1) Partie droite, constituée de quatre fragments, d'une plaque de marbre mesurant 28 cm de hauteur, 18,2 cm de largeur et 3,6 cm d'épaisseur (Fig. 1). Des lignes de guidage limitent les lettres dont le taille varie de 4,1 cm à 4,2 cm (5). L'incision raide et

P) Nous devons à M. J. ALARCÃO de la Faculté des Lettres de Coimbra, administrateur du Musée Machado de Castro, d'avoir pu étudier ces documents. Nous l'en remercions très vivement.

(2) On trouvera dans les travaux de E. HÜBNER les témoignages des hésitations des savants et érudits: ainsi dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum (C. I. L.)* II, p. 40 et p. 816.

(3) M. DE LURDES RODRIGUES, *Inscrições romanas do Museu Machado de Castro, Humanitas*, VIII-IX, (n^{elle} série), 1959-1960, p. 112-132.

(4) Nous donnons la référence au travail de J. M. BAIRRÃO OLEIRO au début de l'étude de l'inscription n.° 2, p. 2.

(5) La hauteur des lettres, de la première à la quatrième ligne, se présente ainsi: 4,1 cm, 4,2 cm, 4,2 cm, 4,2 cm. Les interlignes sont très réguliers : 0,9 cm.

irrégulière, traduit un travail médiocre. La provenance n'est pas connue. On ne peut pas dire qu'elle ait été trouvée à Coimbra. La lecture n'offre pas de difficulté (Fig. 1).

Au début du texte nous n'avons que les terminaisons des *nomina* qui devaient être courts ; il manque cinq ou six lettres pour compléter la première ligne. Le nominatif n'implique pas obligatoirement la restitution du verbe *vixit* (*); c'est alors la mention de l'âge qui est incomplète. On peut donc développer de la manière suivante:

[...]VS/[...]ANVS, /[ANN(orum) X(?)] XVII, /[H(ic)] S(itus)
E(st).
Ci-gît...us...anus, âgé de 21(?) ans.

Malgré une facture d'ensemble quelconque, il y a un souci de mise en page et de présentation correcte: *Vhedera* finale en appelle une autre, identique, entre H et S. Les interlignes sont de dimensions régulières et la distance séparant les lignes supérieure et inférieure des bords de la plaque équivaut sensiblement à la hauteur des lettres (2). Il s'agit apparemment d'une épitaphe du II^eme siècle.

2) J. M. BAIIRÃO OLEIRO, *O Criptopórtico de Aeminium, Humanitas*, IV-V (n^elle série), 1955-1956, p. 156 = A. E. 1959, n.° 112 = H. A. E. 8-11, 1957-1960, n.° 1558. C'est la partie supérieure d'un autel votif, en calcaire, de petites dimensions (Fig. 2): 18,2 cm de haut, 11,2 cm de large (moulure supérieure). Le champ épigraphique conservé mesure 7,4 cm de haut et 8,2 cm

(1) H. THYLANDER, *Etude sur VEpigraphie Latine*, Lund, 1952, p. 52 a montré le danger qu'il y avait à établir une chronologie d'après la variation des formules relatives à l'âge des défunts: la mention *ann(orum)* peut se rencontrer au II^eme siècle; inversement la formule *vixit* ou *qui vixit* suivie de l'accusatif ou de l'ablatif existe dès le 1^{er} siècle. Dans le cas présent, nous nous fondons sur l'inscription C. I. L. II, 250 d'Olisipo dont le texte est le suivant: C. SEMPRONIVS / PACATVS / AN. LXXX / H. S. E.

(2) L'espacement entre la première ligne et le bord supérieur de la plaque s'élève à 4,1 cm; la dernière ligne est séparée par 4,5 cm de la bordure inférieure. Il y a incontestablement un souci de mise en page.

de large. Les lettres ont une taille variable malgré l'existence de lignes de guidage ¹⁾. La gravure, peu profonde, est peu soignée. L'inscription a été trouvée dans le Cryptoportique. L'état de conservation médiocre rend la lecture malaisée (Fig. 2).

Le C qui commence la troisième ligne est encore en partie visible sur la pierre. Les dimensions du champ épigraphique autorisent à restituer deux ou trois lignes supplémentaires. Le S de la troisième ligne est nettement séparé de la syllabe qui le précède sans que l'on puisse certifier l'existence d'un point. Cette constatation indique clairement le lien entre CAE et BASELE. Dans *VH. A. E.* on a restitué: GIINIO / BASELE/CAE S[olvit], en supposant probablement que l'inscription était complète. Nous pensons à deux solutions possibles:

- 1) GIINIO / BASELE/ÇAE S[/.../ EX VOTO P(osuit) ou V(otum) S(olvit) L(ibens) A(nimo)].
Au Génie de la Basilique; S... s'est acquitté de son voeu de bon gré.
- 2) GIINIO / BASELE/ÇAE S[A/CRUM ... / ... / EX VOTO ou A(nimo) L(ibens) P(osuit)] ⁽²⁾.
Consacré au Génie de la Basilique; X... Va fait à la suite d'un voeu.

L'écriture, de type actuaire, est assez remarquable: le G de Genio est plutôt tardif avec sa barrette horizontale séparée du corps de la lettre. Les A dissymétriques, surmontés d'un empattement réduit à un trait, n'ont pas de barre transversale. L'altéra-

¹⁾ Aucune lettre n'a le même module: à la première ligne le G mesure 1,4 cm et le I 0,9 cm. Le B de *Basele/cae* a 2,1 cm de hauteur et le L ne fait que 1,9 cm. Enfin, à la troisième ligne, les dimensions respectives du A et du E sont 1,7 cm et 1,4 cm.

⁽²⁾ La formule *Sacrum* n'est pas obligatoire mais convient à ce type d'inscription: p. ex. c. *J. L.* II, 1346 et 1362. L'expression du voeu est en général très variable et nous ne proposons que les formes les plus communes. Quant au nom du dédicant, il peut se limiter au *cognomen*[^] notamment au III^{ème} siècle, ou être indiqué par le gentilice et le *cognomen*. Quoi qu'il en soit, la suite du commentaire montre qu'il s'agissait sans doute d'un citoyen latin ou romain.

tion des voyelles E et I est plus caractéristique encore: le E de Genio s'est transformé en un I géminé que l'on peut attribuer à une déformation de la prononciation par allongement excessif de la voyelle. La même proximité des sons explique la substitution des E aux I brefs du mot *basilica*. Plutôt qu'à des erreurs du lapidicide il faut, semble-t-il, l'attribuer à une évolution provinciale de la langue et à une résurgence ou à la permanence de la tradition celtique (1).

C'est également vers la fin du II^e siècle ou la première moitié du III^e siècle que nous porte la décoration de l'autel. On est frappé par son schématisme: la moulure, en surplomb par rapport au champ épigraphique, soutient un piédestal légèrement bombé et non travaillé, réduit à la largeur du corps de l'autel, qui supporte deux volutes dont les rosaces antérieures rappellent deux yeux de caractère peut-être prophylactique. La partie supérieure contient, enfin, un *foculus* quadrangulaire. Les éléments décoratifs ne parviennent pas à animer les trois grandes masses de forme géométrique qui composent en réalité le monument: en haut le rectangle formé des volutes et de leur base; au centre le trapèze en saillie; en bas le corps de l'autel. Il s'agit certainement d'une oeuvre caractéristique d'un atelier local.

Le culte du *Genius*, typiquement romain, avait pénétré en Lusitanie dès l'époque flavienne. Il n'avait pas revêtu une forme unique de façon à permettre aux mentalités indigènes de s'y adapter (2). Parfois associé aux Lares (3), il convenait aussi bien (*)

(*) Une inscription de Narbonnaise, datée de 455 ap. J.C. (C. I. L. XII, 4311) porte la mentio *Baselica*. De plus, il n'est pas rare de rencontrer, sur les monnaies celtiques antérieures à la romanisation, II pour E. Surtout M. LEJEUNE dans son article *Lepontica, Etudes Celtiques*, XII, 1970-1971, p. 411, n. 145 remarque à propos de l'inscription récente de Gonfaron (Var) et du gentiice *KARIALCO*: «pour II (étant donné, notamment, les trois exemples de E au début du texte) lecture probable — ii—...». Enfin, une inscription de la région de Bracara Augusta, C. I. L. II, 5561, porte... *VAL/ABRIGII/NSIS...* pour *Valabrigensis*, nom dont l'origine celtique est patente.

(2) J. ALARCÃO, R. ETIENNE et G. FABRE, *Le Culte des Lares à Conimbriga (Portugal)*, C. R. A. /., 1969, p. 228-232.

(3) C. I. L., XI, 357 = I. L. S. 3666; C. / . L. X, 861 = I. L. S. 3641; C. / . L. II, 1133 = I. L. S. 3623.

à un corps administratif ou à une unité militaire qu'à un lieu ou à un monument (*). A un moment où la latinisation consécutive à la censure de Vespasien et de Titus commence à faire sentir ses effets un Flavius Urbicio honore le *Genius macelli* de Bracara Augusta (2). Cet exemple est ici décisif dans la mesure où le *macellum* et la *basilica* avaient une situation à peu près identique dans une cité et dans la mesure où le cas d'Urbicio révèle une manifestation de reconnaissance à l'égard d'institutions typiques de la civilisation romaine. Il n'est donc pas nécessaire, à l'époque où se place notre inscription, de considérer qu'il y a eu un transfert à partir d'une divinité topique indigène vers une forme plus romaine. La basilique était un bâtiment essentiel dans un forum, centre de la vie politique et religieuse. Elle symbolisait dans une liaison étroite, à la fois l'apport de l'administration impériale et la prospérité de la cité.

La pénétration des habitudes et des modes de pensée romains s'est effectuée avec la même vigueur à Aeminium qu'à Conimbriga. Mais nous devons surtout au Génie de la basilique de nous confirmer l'existence du forum d'Aeminium au dessus du Cryptoportique qui acquiert ainsi une importance nouvelle (3). Dans ces conditions, il n'y a aucune raison pour refuser à la cité une promotion juridique comparable à celle de Conimbriga (4).

3) Stèle rectangulaire en deux morceaux, de calcaire blanc; une double moulure limite le champ épigraphique (Fig. 3) qui mesure 31,7 cm de haut et 90 cm de large. Les dimensions totales s'établissent ainsi: en hauteur, 46,1 cm, en largeur 108,5 cm et 24,5 cm en épaisseur. Le bord droit de l'inscription a été abîmé; des lettres ont disparu. Le biseau est large et régulier et

0) J. ALARCÃO, R. ETIENNE et G. FABRE, *art. cit.*, p. 228.

(2) C. I. L. II, 2413 = /. L. S. 3661.

(3) Ainsi se trouve confirmée l'hypothèse de J.M. BARRÃO OLEIRO, *art. cit.*, p. 157.

(4) La tradition littéraire est muette sur ce point, mais le témoignage de Pline l'Ancien est sujet à caution dans la mesure où il ne range pas non plus Conimbriga parmi les *municipia*. La «rivalité» qui n'a pas manqué d'exister entre les deux cités voisines, l'octroi du droit latin à 1*Hispania en 73/74, à l'occasion de la censure de Vespasien et de Titus, rendent plausible l'accession d'Aeminium au statut municipal à la fin du 1er siècle.

des *hederae* ponctuent le texte. La facture d'ensemble est bonne^{(1)m} La pierre provient du secteur de la muraille de Coimbra situé sous l'actuelle Faculté des Mathématiques. La lecture est aisée (Fig. 3), mais le sens du texte n'est pas absolument clair.

Paratus et Modestus sont des *cognomina*; malgré l'absence de *et*, il ne peut s'agir d'un même personnage à la première ligne et à la deuxième ligne. On ne peut pas davantage considérer *fili*, à la troisième ligne, comme un nominatif pluriel se rapportant à Paratus et Modest[us]. La solution la plus satisfaisante consiste donc à admettre la répétition de l'identité du défunt (2):

MODESTO MODEST[I F(ilio)], / PA R AT VS, [M]ODEST[I] /
MODESTI FILI LIB(ertus), / EX TESTAMENTO Facien-
dum) C(uravit).

A Modestus, fils de Modestus; Paratus, affranchi de Modestus, fils de Modestus, a pris soin d'élever ce monument en vertu du testament.

La mention du *cognomen* seul suivie de celui du père paraît indiquer un statut de pérégrin. Cette règle ne s'applique cependant pas aux pays celtiques de la Péninsule ibérique tant ce type de dénomination y est fréquent, en particulier dans les *conventus* de Scallabis, de Bracara Augusta ou d'Asturica Augusta; il désigne alors des citoyens latins (3).

Modestus, bien représenté en Lusitanie (par exemple à Bobadela), est un nom répandu dans les contrées celtiques (4). Paratus,

(1) C'est ce qu'indiquent la taille des lettres et leur accroissement régulier de haut en bas : 6,1 cm, 6,2 cm à 6,3 cm, 6,3 cm à 6,4 cm, 6,3 cm à 6,5 cm. Les espacements interlinéaires mesurent 1,5 cm, 1,4 cm et 1,4 cm.

(2) Il est très rare qu'un affranchi porte le même *cognomen* que son patron ce qui conduit à préférer à la première ligne *Modest[i f(ilio)]* à *Modest[i l(iberto)]*. Il n'est, par contre, pas impossible que le *Modestus Modesti filii* de la troisième ligne soit le fils du défunt plutôt que le défunt lui-même.

(3) G. ALFOLDY, *Notes sur la relation entre le droit de cité et la nomenclature dans l'Empire romain*, *Latomus*, XXV, 1966, p. 51.

(4) Les indices du C. / . L. II permettent de compter environ cinquante *Modestus, a* ou *Modestinus, a*. Pour la fréquence de sa représentation en Lusitanie on consultera F. DE ALMEIDA, *Egitânia*, Lisbonne, 1956. Le caractère celtique est souligné par G. ALFOLDY, *Die Personennamen in der romischen Provinz Dalmatia*, Heidelberg, 1969, p. 248.

variante d'Apparatus, est caractéristique d'une origine servile (x). De même, nombreuses sont les inscriptions où l'affranchi est indiqué comme l'exécuteur testamentaire de la clause relative à la sépulture. Dans le cas présent, il est très probable que l'affranchissement est un affranchissement «à cause de mort» sans que l'ancien esclave ait été institué *heres necessarius*; les frais engagés pour la tombe représenteraient la compensation fixée par le patron. La procédure suivie est mal connue, mais on aurait ici une confirmation de la latinité du patron puisque les esclaves des pérégrins ne pouvaient prétendre, sauf disposition spéciale de la loi locale, à un affranchissement *ex testamento*. Si, toutefois, le personnage de la deuxième ligne est le fils du défunt, il faut admettre un fidéicommissaire à exécuter par l'héritier. En outre, la clause testamentaire peut signifier que la somme nécessaire à l'élévation du monument a été laissée par le patron à son affranchi; celui-ci au nom de *Vobsequium* était ainsi lié par une obligation morale. En accédant à la liberté Paratus a suivi la condition de son patron et n'a pu prétendre qu'à la cité latine.

Le texte ne contient ni dans sa formulation, ni dans son contenu, d'éléments susceptibles de préciser exactement la date de l'inscription. Toutefois, les dimensions de la pierre et le caractère soigné de l'épigraphie interdisent de choisir une datation trop basse. La taille des lettres est relativement grande et croît régulièrement (1 2). Elles sont de type monumental et correspondent aux schémas classiques: les O sont, d'une part, formés de deux demi-cercles se soudant verticalement ce qui les aplatit légèrement à la base et au sommet: ils sont, d'autre part, identiques en tous points d'une ligne à l'autre. Les M sont des V auxquels on a ajouté deux barres obliques; les traits pleins penchent vers la gauche et les maigres vers la droite (3). Les A sont également

¹ A. M. Du FF, *Freedmen in the early Roman Empire*, Cambridge, 1958, p. 56. Le Paratus du C. I. L. II, 5812 est aussi un *libertus*.

(2) Voir note 1 de la page précédente. On ajoutera que les T dépassent légèrement les autres lettres: p. ex. à la première ligne il mesure 6,2 à 6,3 cm au lieu de 6,1 cm.

(3) Il s'agit d'un dessin conforme au ductus classique; cf. J. MALLON, *Paléographie romaine*, Madrid, 1952, p. 27-28.

remarquables par leur barre transversale située à mi-hauteur de la lettre et leurs empattements triangulaires au sommet. Les interlignes sont, malgré l'absence de lignes de guidage, de dimensions régulières (1). L'inscription pourrait alors se situer à la fin du 1er siècle ou au début du IIème siècle, époque à laquelle se rencontre encore fréquemment la dénomination de type pérégrin, malgré l'obtention de la cité latine, dans la Péninsule ibérique (2).

4) Autel funéraire en calcaire gris, très tendre, de 57 cm de haut, 24 cm de large et 20,5 cm d'épaisseur (Fig. 4). Le champ épigraphique, nettement délimité par une double moulure profondément incisée, occupe 26 cm en hauteur, 18 cm en largeur et 14 cm en épaisseur. Les lettres en biseau sont remarquablement taillées. La facture est d'excellente qualité. Il provient de la muraille, sous l'actuelle Faculté des Mathématiques. On lit:

D(is) M(anibus) S(acrum), / VAGELLIAE / RVFINAE /
IVNIORI, ALLIVS / AVITVS A(v)VS / ET SILVANIVS /
SILVANVS / PATER / F(aciendum) C(uraverunt).

Ce monument consacré aux dieux mânes, Aliius Avitus, son grand-père et Silvanus Silvanus, son père Vont élevé à V intention de Vagellia Rufina Iunior.

L'on est frappé, de prime abord, par la similitude de la plastique de ce monument avec celle de l'autel au *Genius Baselecae*. Les mêmes ensembles se dégagent et l'on remarquera particulièrement la base parallélépipédique, sans décor, placée entre la moulure en saillie et les volutes. Autant qu'à l'architecture romaine le modèle est, semble-t-il, emprunté à une tradition qui pourrait être celtique (3). Les lignes horizontales et verticales ont été

1) Ci-dessus, note 1 p. 122. L'*ordinatio* a été effectuée au plus juste: si l'intervalle entre la première ligne et la moulure supérieure est de 1,5 cm, il n'est que de 0,4 cm dans la partie inférieure.

(2) G. ALFLODY, *art. cit.*, p. 51.

(3) Ce n'est qu'une hypothèse: la conception du monument par ensembles géométriques paraît, en effet, liée à la tradition des stèles parallélépipédiques des régions celtiques alors que la plastique romaine s'inspire directement de l'architecture classique des temples et des colonnades.

multipliées pour accentuer les contrastes entre les ombres et les lumières et témoignent, par contre, d'une parfaite assimilation des techniques romaines. La partie supérieure est traitée avec un souci évident de symétrie. Au centre, l'arbre de vie très schématisé est un symbole familier aux stèles des régions celtiques (*). De part et d'autre, deux palmettes flanquent les volutes ornées de rosaces en forme d'étoile à six branches inscrites dans un hexagone lui-même entouré d'un cercle (Fig. 4).

Le travail du lapicide est, nous l'avons dit, d'excellente qualité, même s'il a bénéficié d'un matériau se prêtant à une gravure soignée. Les lettres, empruntées à l'écriture monumentale, sont allongées et dessinées selon les schémas classiques à l'aide de lignes de guidage (2). Des empattements en achèvent le dessin sans le surcharger et sans nuire à leur élégance. L'*ordinatio* est non moins remarquable, par l'utilisation adroite de la ligature et du caractère réduit (3) ; les mots ont été disposés savamment ainsi que les points en forme de triangle (4).

Si l'on compare à nouveau cet autel à l'autel au *Genius Baselecae*, il est indiscutable que la différence de qualité tient d'abord à des raisons d'ordre économique: un travail digne de la meilleure tradition des ateliers provinciaux coûtait nécessairement plus cher qu'une oeuvre faite pour répondre à la demande courante. En outre, les dépenses engagées par un particulier ou une famille variaient selon la destination du monument. Dans ces conditions, les critères techniques, esthétiques ou paléographiques ne peuvent apporter de façon probante des indications sur la chronologie

f1) C'est un attribut courant des stèles du Nord-Ouest de la Péninsule ibérique: une visite au Musée San Marcos de Leon en convainc aisément (cf. M. GOMEZ MORENO, *C. M. Leon*, Madrid, 1925, p. 41-46).

(2) A titre d'exemple, on attirera l'attention sur les V légèrement dissymétriques vers la gauche ou sur les E et les L dont les angles internes sont arrondis.

(3) Les lettres s'échelonnent ainsi de la première à la neuvième ligne: 2,5 cm puis 2 cm jusqu'à la septième ligne où elles mesurent 2,1 cm pour revenir à 2 cm aux deux dernières lignes. Les interlignes ont tous la même dimension: 0,4 cm. Les I en petit caractère de *Iuniori* et *Aliius* (1. 4) font 1,7 cm.

(4) Le seul point ponctuant la fin d'une ligne est celui qui suit le mot *AVS*, lequel est situé à la cinquième ligne sur une inscription qui en comporte neuf.

d'autant que des habitudes et des procédés propres à tel ou tel atelier ont pu se perpétuer à cause de leur succès même. C'est pourquoi, malgré son caractère classique, l'inscription dédiée à Vagellia Rufina ne peut être datée avec certitude de la première moitié du II^e siècle bien que vraisemblablement on ne puisse pas aller trop loin dans la seconde moitié de cette même période.

Ce document recense des personnages que l'on retrouve sur l'inscription suivante avec laquelle nous pouvons faire l'étude de la famille.

5) Base de calcaire blanc, très tendre, de 97,6 cm de haut, 63,7 cm de large et 49,7 cm d'épaisseur. La partie droite et la partie inférieure ont été affectées par le réemploi dans la muraille de Coimbra, où elle a été trouvée sous l'actuelle Faculté des Sciences. Les lettres sont relativement hautes mais diminuent régulièrement (*). Le travail est de très bonne qualité. On lit (cf. Fig. 5):

[D(is)] M(anibus) S(acrum), / [IN] HONOREM / MEMORIAE
ALLIÂ: / VAGELLIAE AVITAE, / ANN(orum) XXVI, /
G(aius) ALLIVS AVITVS / PATER FILIAE / PISSIMAE
ET / Q(uintus) SILVANIVS / SILVANVS MARITVS /
VXORI / INDVLGEÛTISSIMAE / [ET] MERITISSI-
MAE / F(aciendum) C(uraverunt).

Consacré aux dieux mânes en hommage à la mémoire de Allia Vagellia Avita, âgée de vingt-six ans; G(aius) Alius Avitus, son père, pour sa fille très pieuse et Q(uintus) Silvanus Silvanus, son mari, pour son épouse très bienveillante et très méritante en ont pris soin.

Les remarques d'ordre paléographique faites pour l'autel précédent valent pour cette inscription. La mise en page est peut-être plus hésitante et explique la multiplication des caractères (*)

(*) Leur taille varie de la manière suivante: 6,4 cm, 5,4 cm, 4,9 cm, 4,8 cm, 4,7 cm, 4,7 cm, 4,7 cm, 4,8 cm, 4,7 cm, 4,7 cm, 4,6 cm, 4,7 cm; le F et le C de la dernière ligne pouvaient mesurer plus de 7 cm.

de dimensions réduites notamment en fin de ligne G); l'indication de l'âge a fait l'objet d'une rectification par le martelage du chiffre I malencontreusement rajouté.

On retrouve au début de l'inscription la formule *D. M. S.* usitée à partir du II^{ème} siècle. Cependant, l'expression *in honorem memoriae* est à notre connaissance assez rare, car dans les inscriptions de Gaule et de Germanie on rencontre seulement des dédicaces commençant par *D. M. S. et Memoriae* ou *Memoriae* ou *Memoriae Aeternae* (2). La mention d'un hommage, empruntée à l'épigraphie de type honorifique, pourrait s'expliquer par l'érection d'une statue placée sur la base. C'est à la période des Antonins que paraît correspondre ce document.

G. Alius Avitus et Q. Silvanus Silvanus ont fait les deux dédicaces: le premier à sa petite-fille et à sa fille; le second à sa fille et à son épouse. Allia Vagellia Avita porte le gentilice et le *cognomen* de son père entre lesquels a été intercalé un second gentilice qui était probablement celui de la mère. Ce nom est d'ailleurs devenu le gentilice de la fille de Allia Vagellia Avita avec les *cognomina* Rufina Iunior. Cette dernière appellation permet de penser que les noms de sa grand-mère étaient ceux dont elle a hérité. Le *stemma* s'établit donc ainsi:

G. ALLIVS AVITVS – VAGELLIA RVFINA

Q. SILVANIVS SILVANVS – ALLIA VAGELLIA AVITA

VAGELLIA RVF NA IVNIOR

¹⁾ Les lettres *ITVS* de *Maritus* (1. 10) ont 3,4 cm ou 3,3 cm; la terminaison *MAE* (1. 12) est en caractères de 2,7 cm à 2,8 cm.

²⁾ M. DE LURDES RODRIGUES, *art. cit.*, p. 118, n.° 8 étudie une inscription qui viendrait de Conimbriga, dont le texte commence aussi par la formule *D.M. in honorem memoriae*. Les dimensions de la base sont un peu plus petites que celles de la base de Vagellia Avita: 86 cm de haut, 60 cm de large, 35 cm d'épaisseur; les proportions sont donc moins équilibrées. Le problème de la localisation de l'atelier n'en est que plus difficile.

En droit, un enfant issu de parents unis par un *iustum matrimonium* recevait le gentilice du père; la coutume voulait même que l'aîné portât les *tria nomina* paternels. Le cas d'Allia Vagellia Avita est en ce sens classique et répond aux usages appliqués aux filles ¹⁾. Par contre, lorsque l'enfant se voyait attribuer le gentilice de sa mère, ce qui est le cas de Vagellia Rufina Iunior, il était en général ou naturel ou illégitime. Toutefois, dans le cas présent, les termes du problème sont un peu différents dans la mesure où les *nomina* de la fille sont ceux de la grand-mère maternelle. Q. Silvanus Silvanus se présente non seulement comme *pater* mais comme *maritus* et Allia Vagellia Avita a droit à la mention *uxor*. Il se pourrait alors que le mariage ait eu lieu après la naissance et que Silvanus ne fût que le beau-père de Vagellia Rufina Iunior. Une objection se lève immédiatement: la mère, décédée à vingt-six ans, est morte selon toute vraisemblance des suites de ses couches et l'enfant a subi peu après le même sort étant donné l'absence de l'indication de l'âge, pourtant habituelle, sur son épitaphe ²⁾. D'autre part, l'épigraphie connaît peu d'exemples d'enfants morts avant une année et l'on ne voit pas pourquoi un père se serait, de façon extraordinaire, attaché à reconnaître un enfant qui n'était pas le sien ³⁾. On aura remarqué la participation de l'aïeul G. Alius Avitus aux frais des deux épitaphes. Juridiquement, lorsque l'épouse n'était pas *in manu mariti*, elle continuait à dépendre de la *potestas* du plus ancien des ascendants mâles ⁴⁾. Devant les conditions particulières du décès, il est ⁵⁾

(*) H. THYLANDER, *op. cit.*, p. 88-95.

(2) Si la mort était intervenue après quelques années d'existence, elle aurait été indiquée : d'une part, l'âge de la mère est rappelé et ce sont les mêmes personnages qui élèvent les deux monuments; d'autre part, les études statistiques montrent que l'indication de l'âge était plus fréquente pour les personnes jeunes que pour les autres (cf. L. HENRY, *L'âge au décès dans les inscriptions funéraires*, *Population*, 1959, p. 327-329). On notera, cependant, qu'en Espagne il n'y avait pas, semble-t-il, de grande rigueur en la matière (cf. I. KAJANTO, *On the problem of the average duration of life in the roman Empire*, *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, série B, t. 153, 2, 1968, p. 6-16).

(3) L. MORETTI, *Statistica demografica ed Epigrafia: Durata media della vita in Roma imperiale*, *Epigraphica*, 1959, p. 72.

(4) J. A. CROOK, *Law and life of Rome*, London-Southampton, 1967, p. 107.

possible qu'il ait tenu à conférer les noms de sa propre épouse au jeune enfant. On est également tenté de conclure à une «infériorité» sociale de Silvanus au regard de sa belle-famille mais on n'oubliera pas qu'au fond le système de transmission des noms avait acquis, après deux siècles de régime impérial, notamment dans les provinces, une plus grande souplesse O).

Les monuments ne sont pas de marbre; ils n'en reflètent pas moins une appartenance de la famille aux classes aisées de la population. Les *tria nomina* indiquent clairement la possession de la *civitas* qu'elle soit latine ou romaine. Ils montrent, en outre, que la famille qui s'est élevée en mettant à profit les progrès de la romanisation, appartient par tradition au fonds celtique. Le gentilice Allius est une forme latinisée du nom celt Allio; il est fréquent en Lusitanie (2). Les mêmes remarques sont vraies pour le *cognomen* Avitus et l'on connaît sur une inscription de Conimbriga un autre C. Allius Avitus dont on ne peut dire s'il avait ou non des liens de parenté avec celui-ci (3). Bien que le gentilice Silvanus soit inexistant dans la Péninsule ibérique on ne le mettra pas au rang des noms étrangers, car le *cognomen* Silvanus est très porté dans les pays celtiques(4) et dans la Péninsule ibérique (5). Rufus, Rufinus, Rufma sont des noms plus neutres, mais dont le succès a été réel dans la région d'Aeminium et de Conimbriga (6). A l'inverse, c'est la première fois que se rencontre dans la

(*) Dans les provinces celtiques occidentales, il est possible que le choix des noms ait répondu à des habitudes fondées sur les coutumes antérieures à la présence de Rome: G. ALFOLDY, *art. cit.*, p. 56.

(2) M. LOURDES ALBERTOS FIRMAT, *La onomástica personal primitiva de Hispania Tarraconense y Bética*, Salamanca, 1966, p. 17-18. Dans le C. I. L. II, sur environ 17 mentions de *Allius, a*, on relève 8 cas en Lusitanie.

(3) M. DE LURDES RODRIGUES, *art. cit.*, p. 128-129, n.° 27.

(4) G. ALFOLDY, *op. cit.*, p. 297.

(6) Cf. *indices C. I. L. II*; on notera à propos de ce nom les remarques de A. M. DUFF, *op. cit.*, p. 58: «*Silvanus, Proculus and Maximus are not names which at once cast suspicion on their bearer; they belong rather to men of Roman stock such as those who entered the cohorts of the praetorian guard*». L'auteur se situe ici dans une perspective sociale et non géographique.

(®) M. DE LURDES RODRIGUES, *art. cit.*, p. 112; aussi C. I. L. II, 368, 369, 387, 392.

Péninsule ibérique le gentilice Vagellius ou Vagellia et les quelques exemples connus en Italie ne permettent pas d'attribuer une origine précise à ce nom ⁽¹⁾.

En dépit de leur diversité, les documents que nous venons d'étudier permettent de dégager des éléments d'unité et de préciser certains aspects de l'histoire d'Aeminium. L'évolution de la cité stipendiaire mentionnée par Pline ⁽²⁾ s'apparente à celle de l'ensemble de la région dont elle était un des pôles d'attraction et rencontre celle de Conimbriga. L'onomastique, la linguistique, l'art concourent à montrer la permanence de caractères hérités de la civilisation celtique à une époque où la romanisation s'était largement affirmée. Il convient de le souligner d'autant plus nettement que ces traditions s'expriment au travers de conceptions officielles ou d'individus ayant bénéficié de l'apport romain. Celui-ci s'est traduit par une organisation politique dans le cadre de la ville centrée autour du forum dont on peut désormais préciser la situation à Aeminium. Il s'est aussi traduit par des influences sur les ateliers de sculpture, que l'officine ait été à Aeminium ou à Conimbriga ou qu'il y en ait eu deux ⁽³⁾. Les méthodes romaines ont, semble-t-il, donné le modèle sur lequel les ouvriers lusitaniens, habiles à travailler le calcaire local très malléable, ont donné libre cours à leur originalité toute provinciale ⁽⁴⁾.

P. LE ROUX et G. FABRE

⁽¹⁾ W. SCHULZE, *Zur Geschichte Lateinischer Eigennamen*, 2ème éd. Berlin, 1966, p. 376 et 475 n'indique qu'une référence pour Rome et une mention dans Juvénal, 13, 119 et 16, 23. Le *C. I. L. X* recense le nom cinq fois mais l'un des personnages est un consul et deux autres sont des *liberti*.

⁽²⁾ PLINE, *n. h.*, IV, 118.

⁽³⁾ Nous avons vu que le Musée Machado de Castro contenait aujourd'hui encore des pierres dont les caractéristiques sont proches de celles de nos deux inscriptions n.° 3 et n.° 5 et dont la provenance est Conimbriga: M. DE LURDES RODRIGUES, *art. cit.*, n.° 8, p. 118 et n.° 27 p. 128-129.

⁽⁴⁾ De part et d'autre de l'inscription n.° 5 sont gravés des motifs décoratifs dont l'intérêt est assez grand pour que nous leur consacrons ultérieurement une étude particulière.



Fig. 1

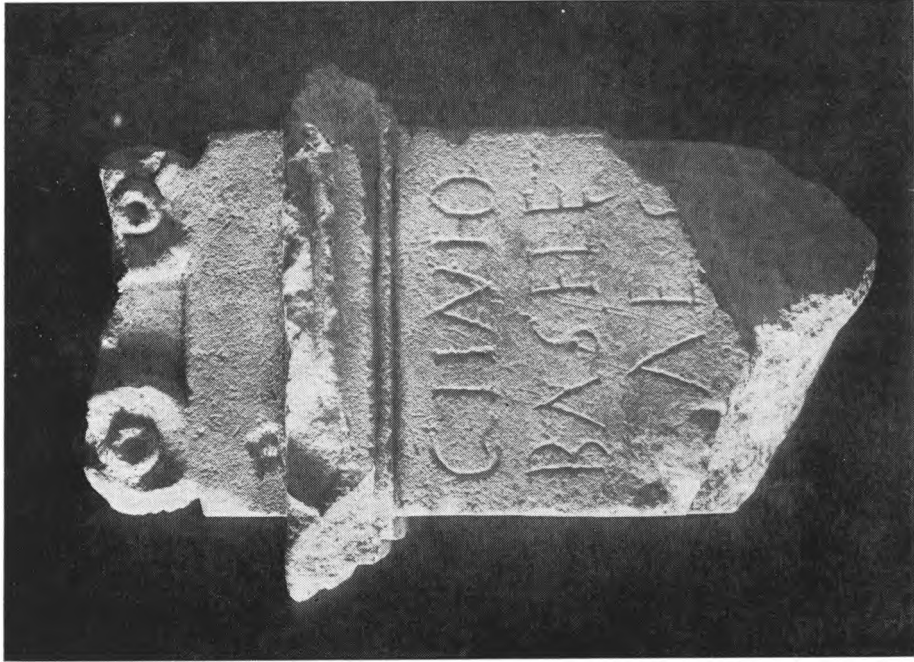


Fig. 2

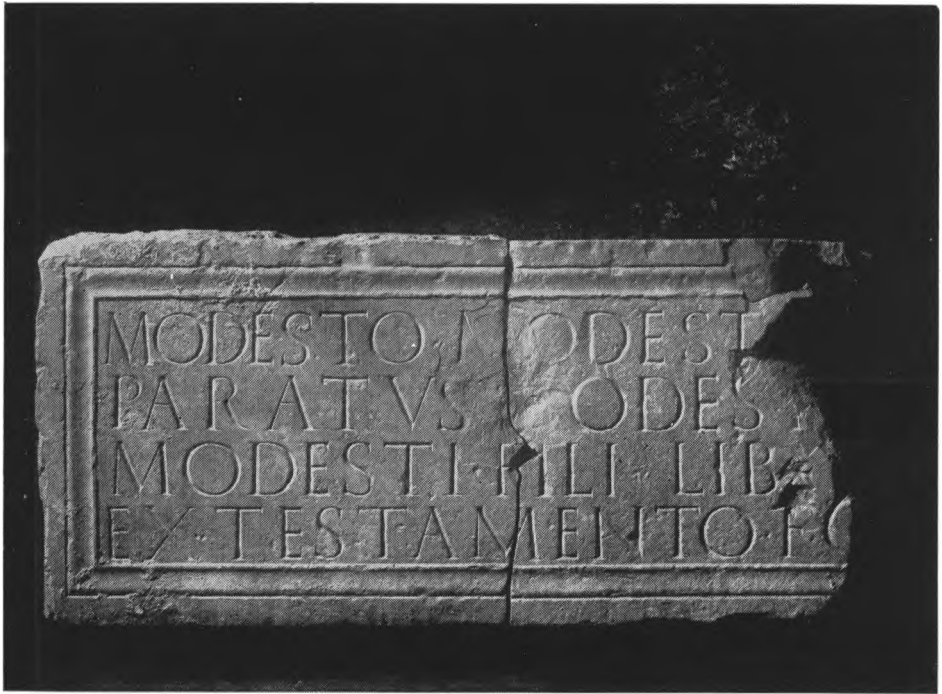


Fig. 3



Fig. 4

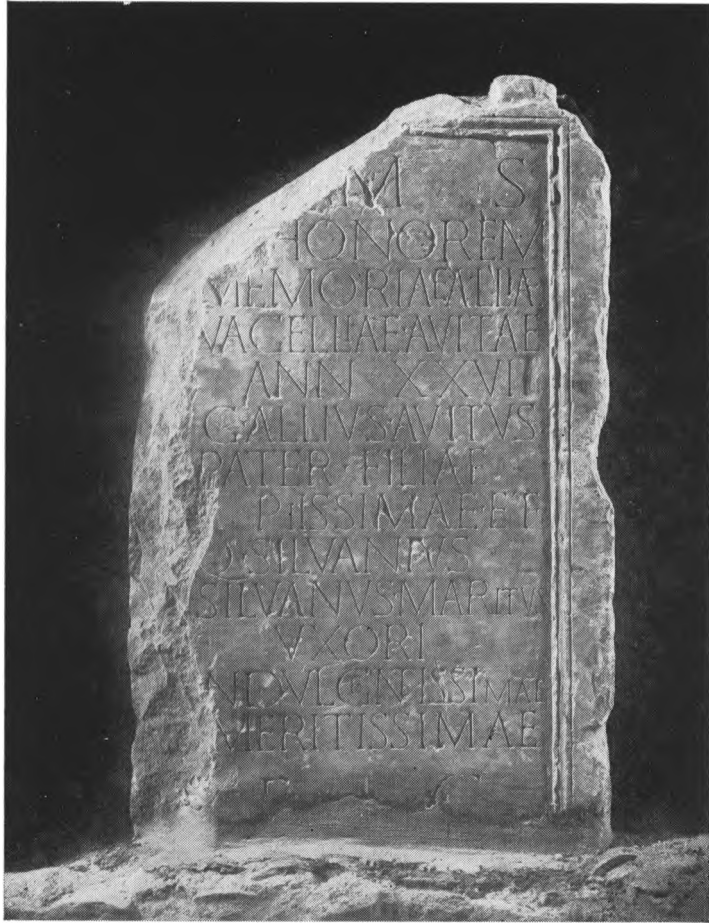


Fig. 5